

Collection animale

Serge Patrice Thibodeau, *Le cycle de Prague*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 158 p.

Yves Roy, *Le poète jeté aux chiens*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1992, 78 p.

Christine Richard, *Passagère*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1992, 56 p.

Jocelyne Felx

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1993). Compte rendu de [Collection animale / Serge Patrice Thibodeau, *Le cycle de Prague*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 158 p. / Yves Roy, *Le poète jeté aux chiens*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1992, 78 p. / Christine Richard, *Passagère*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1992, 56 p.] *Lettres québécoises*, (70), 42–43.

Serge Patrice Thibodeau, *Le cycle de Prague*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 158 p., 15 \$.

Yves Roy, *Le poète jeté aux chiens*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1992, 78 p., 12 \$.

Christine Richard, *Passagère*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1992, 56 p., 8 \$.

Collection animale

Sur les pages blanches des recueils, les animaux des poètes communiquent nos affections aussi bien que nos idées.

Au fond, toute poésie (ou presque) a sa vie animalisée, son bestiaire secret.

POÉSIE
Jocelyne Félix

DU «CHAT FATAL» DE NELLIGAN ou des «troupeaux de buffles» de Paul-Marie Lapointe au «chien d'azur» de José Acquelin, le thème animalier ajoute à la signification des recueils poétiques un pouvoir qui les enrichit de sens seconds. Si les trois jeunes auteurs qui font l'objet de cette chronique se caractérisent par la cohérence de leur projet d'écriture, la vie animale, à l'instar de maints poètes québécois, n'est pas pour eux une vaine métaphore. Dans son sens enfoui, son sens le plus caché, elle n'enjolive pas le texte, elle en affirme l'ensemble.

Le cycle du cygne

Le cycle de Prague de Serge Patrice Thibodeau est traversé par une musique et une architecture qui nous donnent accès en la substantielle intériorité de la parole poétique. C'est dans un dépassement absolument transcendant que l'ascèse et la mystique de ce jeune poète de trente-quatre ans posent l'idéal de l'art. Il faut voir la certitude et la netteté de la structure même du *Cycle de Prague* composé de trois sections de deux suites comptant vingt-deux poèmes chacune (majoritairement des onzains) qui dialoguent entre eux, comme un thème ascétique. Ajoutons que le centrage horizontal des vers sur les pages ajoute à la solidité de la composition.

Mais au cœur de cette perfection qui peut évoquer les poètes parnassiens par certains thèmes, tels le cygne ou la gemme, c'est le réel que l'on retrouve : la ville de Prague, l'exil, le corps, la foi, le présent, la violence et la compassion humaine. À l'élévation du réel par la foi (omniprésente dans *Le cycle de Prague*), à ses grands souffles affectifs à l'égard de Dieu, à sa poésie qui pense noble, il faut à Thibodeau un point de départ réel, parce que la vie réelle et quotidienne permet une lucidité supérieure qui éclaire d'un seul coup (presque intuitivement) les recoins obscurs de la conscience.

Au centre de cette imagination concrète, la forme contrapuntique, empruntée à la musique baroque, devient un modèle réduit de notre rapport au monde par les analogies qu'elle présente avec certains grands moments de l'existence — la quête, la poursuite, la fuite, les retrouvailles. Ici, les poèmes qui s'interpellent et se répondent renvoient fréquemment à la figure de l'eau qui, depuis *La septième chute*, est pour Thibodeau un puissant pouvoir d'appropriation du

monde, une manière d'être soi-même, d'être davantage que seul avec soi-même, une manière d'expansion de soi, d'ouverture de territoire, d'offrande et de prise, de dissolution et de perte de soi dans l'océan du monde. Le cygne, qui lui est associé ici, se lie à la vie spirituelle :

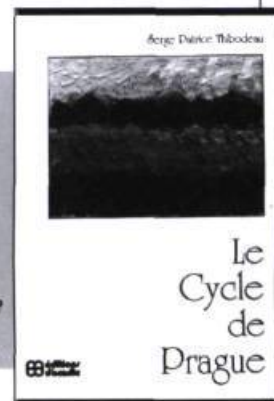
*va mon désir
va comme l'eau sur ses mains
comme un cygne sur l'eau
va sur ses mains
quand il porte à sa bouche
le cercle
de porcelaine
et quand passe sur ses paupières
une ombre déchirée par les cils
comme sur Prague aux clochers, aux flèches s'effiloche
un nuage, sans doute égaré.*
(p. 123)

Dans *Le cycle de Prague*, la construction, toujours en recherche d'équilibre sur les remous de la vie intérieure, fait du couple (deux suites, deux voies, deux rythmes, d'une part; humain-divin, corps-âme, extérieur-intérieur, féminin-masculin, ici-ailleurs, d'autre part) des «contraires» secrètement unis par une attirance réciproque. C'est, je crois, la force de ce recueil sur *Le passage des glaces*, le tout dernier recueil de l'auteur, de refléter l'épanouissement spirituel sans sortir des boules à mites (avec le pathos et tout le bataclan) l'ancienne rhétorique du péché.

Enfin, cette poésie postmoderne, entendons par là qu'elle fusionne des éléments stylistiques d'hier et d'aujourd'hui qu'elle détache de leur contexte chronologique ou de leur physionomie d'origine, devient grâce aux multiples influences où elle a baigné, une espèce de sonde à travers le temps et l'espace qui permet, au-delà des limites des peuples et des frontières des pays, de souligner des correspondances et de saisir l'enjeu de l'existence.

Lâchez les chiens !

D'entrée de jeu, n'allons pas chercher sous le titre du premier recueil d'Yves Roy, les escaliers de détresse, les personnages éventrés et



Serge
Patrice
Thibodeau

isolés, car cette poésie est aspiration vers l'idéal. En effet, *Le poète jeté aux chiens* apporte sur un ton simple et élevé à la fois, une révélation décisive du pouvoir de la poésie :

*Notre mémoire s'est emparée
de quelques rares moments
d'une prodigieuse adéquation
Qu'un poème prolonge et ravive cette durée
est notre seule consolation
Voilà tout ce que nous possédons* (p. 32).

Mais s'il la fait vivre d'élan, Roy la fait retomber aussi vers le «donné», car l'authentique poésie ne peut naître que d'une exigence de vérité. En marge des «beautés du mal» et proches de l'ébauche, de l'esquisse préparatoire, ses poèmes découlent de l'impression et suggèrent les lourdeurs vaincues, ou ce «quelque chose» de confus qui tournoie au-dessus des mots et qu'il cherche à rendre. Derrière la rapidité et la brièveté de cette écriture qui se veut un immense pied de nez à la vie qui vous mord, s'esquisse la perspective de tout ce que l'écrivain néglige de dire, mais que l'on sent cependant exister et qui soutient la magie suggestive du texte.

Loin de se laisser décomposer en illusion, la poésie d'Yves Roy est une assurance prise au plus proche des «morsures» existentielles (d'où le titre du recueil) qu'elle porte dans l'éther du poème. Vaguement nietzschéenne, elle ne cherche pas à se délivrer de la terreur et de la pitié, ni à se purifier d'un affect dangereux par une décharge véhémement, mais bien à traverser la terreur et la pitié, à être elle-même la joie éternelle du devenir. En somme, il y a dans cette poésie, sans vérité dernière et sans concession, une grande part de simplicité irréductible et réelle, une part de simplicité non feinte qui nous capte entièrement.

L'huître fermée

Tout comme Yves Roy, Christine Richard dans *Passagère*, fait ses débuts avec un doigté déjà particulier. Son texte-poème circule dans les lacets d'une histoire «passagère» qui est emportée ou «déportée» vers l'intime et l'embrouillé. L'inconsistance du récit apparaît cependant comme une souplesse à se plier au changement; son manque d'assurance et de fixité, comme une élasticité troublante.

Mais d'abord, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans *Passagère* le thème privilégié d'autres recueils récemment parus aux Éditions du Noroît : *Les vies frontalières* de Rachel Leclerc et *La dernière femme* de Claudine Bertrand. À l'instar de ces auteures, Richard esquisse une réflexion sur le sens de la paternité. Ce seront donc l'imposant passé de l'appartement familial, la mort de la mère et l'éducation d'un père qui ne sait pas extérioriser ses sentiments, («Je vivais seule aussi avec lui» p. 20), qui inspireront souterrainement le recueil.

Dans la continuité et le cassant du style de Richard, d'une densité prenante, tout s'ajoute sans se lier, comme la présence vide du père et l'attente passive de la fille. La moindre nuance ouvre un monde d'aperçus, des précipices brusques que le mouvement du récit referme aussitôt, d'où l'image de l'huître qui traduit avec justesse cet univers clos, instable. Ici, au fil des pages, on apprend qu'on ne s'affranchit pas si facilement du mal de vivre, du manque de confiance en soi et... d'une peine d'amour pour le père. En descendant dans le grand inconscient simple de la vie enfantine primitive, ce sont les appartements ouvrant

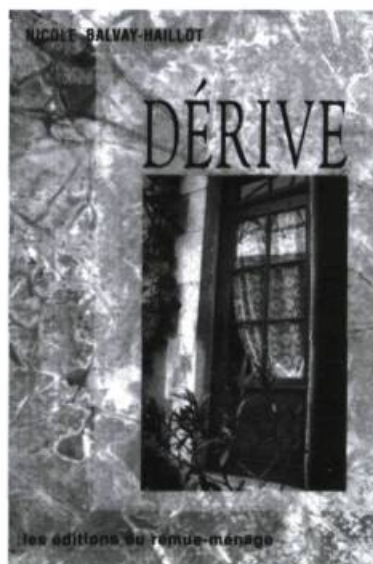
une vue sur la mer qui hantent la narratrice. L'eau enveloppante et protectrice (qui figure la mère) ne la pénètre pas intimement. Vouée au silence, exilée en elle-même dans ses fantômes, elle se confie au courant qui l'entraîne, mais mourant moins que glissant dans la vie :

*Je n'ai accès ni au sens de cette ville, ni à
cet homme, ni à moi. Je dérive parmi des huîtres
closes, au bord d'embrasures, de gouffres, dans
une quête de l'innommable. La nuit s'empare de mon
corps, s'y installe. J'ai le sentiment d'avoir combattu
toute la journée. Les draps défaites capturent des
parcelles de clarté. L'ambre des dunes invite au sommeil.*
(p. 32)

À cette eau maternelle à demi hospitalière, la narratrice oppose des images oniriques peuplées de militaires. Le pas des militaires collé à la rêveuse semble d'ailleurs obéir à la psychologie du ressentiment, à une vengeance symbolique et indirecte. Christine Richard nous offre ici un travail de précision esthétique et psychologique des plus réussis, un puissant jeu introspectif qui nous fait oublier le peu de nouveauté du propos.



Dérive Nicole Balvay-Hailot



« Mme Nicole Balvay-Hailot aurait pu, car elle en a les moyens, transposer dans une œuvre d'imagination la réalité qu'elle a vécue. Elle a préféré le témoignage, elle ne s'est pas trompée. »
Réginald Martel, *La Presse*

Les dernières rencontres d'une mère et de sa fille séparées par l'Atlantique. Tout l'amour et l'inquiétude de la fille, toute la dérive de la mère vers la vieillesse et la mort.

113 pages, 14,95 \$

Diffusion en librairie : Dimedia

les éditions du remue-ménage



Yves Roy